

N'abîmez pas la marchandise

DU MÊME AUTEUR

PÉNÉLOPE ANDALOUSE

AVEC UNE DERNIÈRE DOSE D'ENTHOUSIASME

MALTALENTS

JOUR

Jésus Manuel Vargas

N'abîmez pas la marchandise

Poèmes en prose et micronouvelles

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 978-2-9567918-1-2

Dépôt légal : décembre 2021

© Jésus Manuel Vargas, 2021

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

*to the first flaker of flints
who forgot his dinner*

« au premier tailleur de silex
qui en oublia son dîner »

W.H. AUDEN, *Hora Canonicæ*.

Traces de doigts sur la vitre. Quelqu'un est passé par là. Plus qu'un reflet, une empreinte. Une signature que la lumière révèle, dans la transparence. Une main apposée. Une visite. Le bras tendu pour ne pas tomber. Ou alors cherchant à pousser le battant de la fenêtre. Ou alors pour saluer le visage de l'autre côté. Quelqu'un se tenait là. Attentif ou essoufflé. Du plat de la main ou du bout des doigts. Gras. Pas sale. Pas de peinture. Pas de chocolat. Pas de plâtre ou de boue du jardin. Qui dit : t'en va pas, maman. Ou bien : je t'aime toujours, tu sais... Tu sais, dans la lumière d'octobre. Diffuse un souvenir de soi. À travers les brins d'herbe et les épines du rosier. Du jus de soleil. Blanches, les roses, les traces de doigts sur la vitre. Blanches, la lumière et la présence et la mémoire. Pâle, pas sale. Qui est passé par là et qui dit du plat de la main, ou du bout des doigts, que le regard traverse le verre, mais pas le corps désireux stoppé par l'obstacle. Sans retrouver personne qui soit passé par là.

Il y a un truc qui traîne. C'est dans l'air. Sur la peau. On aurait beau fermer les yeux, ça passerait quand même dans les larmes. C'est généreux. Pour peu qu'on soit gourmand. Un truc qui traîne. Dans le chant, dans l'haleine. À la poursuite des cellules. À la poursuite des muqueuses. Asperge. Ruisselle. L'eau dans les cheveux. Champignons au coin de la bouche. De la mousse dans les plis. Traîne. Soufre. Ainée. Comme une grippe ancestrale. Il y a un truc qui se propage. Sans rien dire. L'air de rien. Laisse à penser que... On s'y attend. On reçoit ça. On accepte. On tolère. On aurait beau fermer les paupières. Ruisseau sur elles. Un truc généreux. Anxiogène. Délétère. Ça plane. Souffle. Haleine. Moisissure, champignons à l'aine. Dans les plis. Dans les jointures. Malgré tout, ça passe. Infiltre. Suinte. Jusqu'aux yeux, jusqu'au cœur. Dans les pleurs. Une tristesse. Une peine. Qui traîne. Qui rampe vers toi. Et qui pleure.

De la poussière sur les pales du ventilateur. De la boue sur les semelles. Une tache sur la manche. Une crotte au coin de l'œil. Un nid d'hirondelle sous les tuiles. Un nid de guêpes dans la serrure du portail. De l'encre sur le papier des pages du cahier. Des nuages dans le ciel qui tourne. Des citrons sur les branches, cachés dans le feuillage. Des choses sur lesquelles on porte son regard et d'autres qu'on porte sur soi. Soi-même dans une ville ou sur un chemin de campagne. Dans la durée. Observable. Accessible. Proche ou à distance. De retour d'un ailleurs, se déplaçant à travers une quantité de créatures et d'objets dont on ne saurait douter de la liberté des uns, de l'utilité des autres. Mais malgré tout, le chiffon à poussière, le jet d'eau, le savon, l'insecticide, les ratures, le briquet, les yeux qu'on ferme, le sécateur, les œufs dans la poêle. Il n'y a pas d'outil plus inquiétant que la gomme à effacer. Pas de trajet plus éreintant qu'un retour en arrière. Pas d'autre supplice que la vie dans un village désert.

En chien de fusil, sous la couverture. Le drap sur l'oreille. Le visage recouvert. Textile sur la joue. Sentir sur soi son propre souffle et la chaleur de l'ampoule de la lampe de poche. Respirer sans soupirer. S'en faire pour demain. Et deux mains qui se baladent. Et s'en tripoter la détente et le trou de balle de fusil. Un doigt dans l'oreille. On ignore le monstre sous le lit, les devoirs et l'école, et le professeur en blouse blanche et l'amoureuse en porte-jarretelles. Cache-toi dans ton lit. Mais surtout ne dors pas. Parce que le monstre te surveille éveillé et peut très bien te rattraper dans tes rêves. Et, éveillé, ne rêve pas davantage. N'invite pas le monstre. Appuie sur la détente, pour le repousser. Si tu le tues. Si tu parviens à le tuer, recouvre son corps avec un drap. Son visage, son oreille, sa joue. Vérification. Son souffle ne doit pas soulever le drap. Mais c'est un monstre, alors tout est possible. Protège-toi. Réfugie-toi dans ton lit, le fusil entre les jambes. Le fusil froid entre tes jambes chaudes. Au cas où. Il faut toujours se protéger du monstre.

C'est bon, je gère. Je m'en occupe. C'est ok pour moi. T'inquiète. Je prends tout en charge. Ça va le faire, je te dis. Mais oui, ça va aller. Je vais assurer, sans problème. Tu obtiendras entière satisfaction. Tu seras comblé, aux anges, totalement subjugué. Empli de reconnaissance. Si ça se trouve, tu vas en redemander. T'y reviendras sans poser de questions, la prochaine fois. Parce qu'il y aura forcément une prochaine fois. Mais pour l'instant, il faut bloquer une date. Prendre rendez-vous. On se met d'accord, et c'est parti ! Tu n'as rien à faire. C'est moi qui m'en occupe. De A à Z. Tout le projet, dans son intégralité. Je planifie tout ça, et je te rappelle demain, sans faute... Au pire, en fin de semaine. Devis, en fonction des fournisseurs. Mais surtout ne t'inquiète pas. Parce que je te connais, je sais comment tu es. Mais je suis là pour te rassurer. Tu dois avoir confiance. On sera tous récompensés. J'aurais mené à bien ce projet et toi, tu recevras tout, clés en main.

Les oiseaux ont fini de manger le pain qu'on avait laissé pour eux sur le gazon synthétique transpercé çà et là par quelques pousses végétales. Le trèfle et le pissenlit. Les oiseaux migrants font étape dans les arbres de l'école maternelle. On entend leur piaaillement depuis la chambre des enfants. Chaque année, les chats. Le pain, chaque jour. Sec, écrasé en miettes. Les voisins étendent leur linge et, fatalement, la fiente sur les draps immaculés. Mais aussi sur les parasols, sur le mobilier de jardin. Mais aussi sur les vitres et les pare-brise des voitures. Et les piafs de fienter sur les têtes et les épaules. Et même sur le pain qu'on avait dispersé pour eux. Éclaboussures sur la clôture et le portail. Giclées noires et blanches sur les tuiles, vertes et marron sur les dalles. Dommage, j'aimais bien cette veste en daim ; pas sûr de pouvoir rattraper ça au lavage. Chiée, la cour de l'école. Et les trottoirs constellés de projections. Les chats s'enfuient. Le trèfle plie. Les piailllements et les battements d'ailes assourdissants. Le moucheron dans le bec. Les plumes dans le feuillage, accrochées aux ronces. Une plume sur le gazon synthétique. Et du pain sec. Et des miettes.

Au parc, il y a des balançoires, des toboggans et des cabanes en bois. Des murs d'escalade, un tape-fesses et un train immobile. Il y a des bancs et un kiosque sous lequel s'abriter quand il pleut. On y trouve aussi des cailloux, des brindilles, des champignons, des mégots de cigarette et des crottes de chien qui sentent mauvais quand on marche dessus. De grands arbres, des acacias, des eucalyptus, des saules pleureurs et des pins entourés d'immenses tapis d'aiguilles qui craquent quand on marche dessus. On y voit des chats inquiéter les oiseaux qui s'aventurent au sol pour y trouver de quoi bouffer. Des insectes malchanceux incapables de crier quand on leur marche dessus. Et puis mamie nous rejoint pour l'heure du goûter. Madeleines et compotes. Parapluie, au cas où. Et des chaussures adaptées pour taper dans le ballon. En fin d'après-midi, quand il commence à faire un peu froid, quand l'humidité se fait sentir, le parc se vide. Un jouet oublié par-ci, un blouson accroché à une branche par-là. Les oiseaux retournent au nid, les chats en boule dans les buissons, les insectes sous terre et dans l'écorce des arbres. Et la balançoire abandonnée ne grince plus.

La porte ouverte. Celle au bas de l'escalier en colimaçon. Sur la pelouse, devant les arcades, on a laissé un vieux chiotte fissuré. Et des carreaux de faïence sur le gravier. Des rouleaux de papier peint au bord de la piscine. Un escabeau et des pots de peinture sans couvercle sous le porche. La peinture a séché. Caoutchouc multicolore. À la nuit tombée, la lune éclaire le chantier inachevé. On a du mal à croire que les bois abritent pareille demeure. Et nul ne saurait dire pourquoi on a stoppé les travaux. Au pied d'un échafaudage autour duquel s'enroule déjà le lierre, une trappe entrouverte offre un accès au sous-sol. La cave d'où s'échappe une odeur inconnue. Il ne peut s'agir d'une simple fuite de gaz. C'est autre chose. Ça pue comme le souvenir d'une blessure. Ça pue comme la mort d'un souvenir. Il est hors de question qu'on descende là-dedans. C'est tout à fait exclu. Pas sûr qu'on puisse en ressortir. On essaiera plus tard d'emprunter la porte ouverte. Celle au bas de l'escalier en colimaçon. Pour enfin commencer la visite.

Chien errant. Piéton. Trottinette électrique. Semi-remorque. Choc frontal. D'une violence inouïe. Le camion ne s'en est pas sorti. On n'a rien pu faire pour sauver la trottinette. Jappements. Crissement. Sonnerie de smartphone. On n'aura sauvé personne. Le guidon dans la cabine. Le pare-chocs sur la canine. Qu'est-ce qu'on en fait ? Qu'est-ce qu'on en dit ? Qu'est-ce qu'on en tremble ? Ensemble. Enquête, appel à témoin, expertise et prise de sang. S'endormir au volant. Traverser hors des clous. Rouler sur le trottoir. À contresens. Secouer le lampadaire comme un cocotier. Les noix écrasées par terre. Un coup de fil pour prévenir. On aura du retard, il y a eu un accident sur la route. La circulation est coupée. Non. On ne connaît pas les détails. On n'en sait pas plus, mais ça va durer des heures. Faire demi-tour, essayer de trouver un motel pour passer la nuit. Ou dormir dans la voiture, mais il fait très froid. Comment ? Un camion, je crois. Oui, pas avant demain. On se rappelle. Soyez prudent. On vous attend.

Ils nous ont installé un nouveau réverbère au milieu de la placette. Un qui éclaire le parking mieux que celui d'avant. Plus rassurant quand on sort pour la promenade du chien. Mais sa lumière est si puissante qu'elle traverse les rideaux, et même les volets. Sa lumière est si puissante qu'elle a fini par rendre invisibles les portes et les murs. Maintenant on voit à l'intérieur des maisons. On voit la vie de tout le monde. Quand chacun fait ses petites affaires, et tout. Alors, voir Machin prendre sa douche ou Bidule faire caca... C'est pas qu'on apprécie pas ses voisins, mais tout de même. On a écrit à la mairie. On est allé se plaindre au service de l'urbanisme. Ils nous ont dit que c'est comme ça, que ce sont les nouveaux modèles, que c'est standard, qu'ils n'y peuvent rien. Faudra vous y faire. Vous finirez par vous y habituer. C'est ça la vie en communauté. À bien y réfléchir, un éclairage public de qualité c'est dissuasif, c'est cinquante pour cent de cambriolages en moins. Alors on est rentrés chez nous, désappointés. Avec un arrière-goût bizarre. Mais bon, on ne va pas se plaindre, hein ! L'intimité, c'est si peu de chose au regard de la Sécurité.

Des signes de fatigue. Une intolérance à la lumière du jour. Et la résignation. C'est déjà arrivé, par le passé. L'aveuglement progressif. Les tremblements. Les frissons, avec la sensation que quelqu'un souffle sur ma nuque. Et rit de moi quand mes dents se déchaussent. Quand j'ai mal aux côtes et mal à inspirer. Tentative d'épuisement. Je rampe jusqu'à la porte. Le long des murs, jusqu'au plafond. Je m'accroche, et puis je me laisse tomber. Je glisse. Dans la superstition. J'ai entendu dire qu'on pouvait se libérer de ça. De cette emprise. Qu'on pouvait repousser, si ce n'est le mal, au moins la douleur. Et pour cela, envisager un sacrifice. Un sacrifice en pourpre. Une cérémonie jaune. Une vérité écarlate. Baignade au cœur du sanctuaire. Que passent la fatigue, les crampes et la nuit. Qu'on s'évapore si j'éternue. Je traîne les pieds. Me cogne aux meubles. Je trébuche au tapis. Signes de fatigue. Tentative d'épuisement. Affaiblir l'organisme pour affaiblir l'hôte. Lui indiquer le chemin de la sortie. Par la grotte du lac sacré, par les chiottes ou par la cheminée. Jusqu'à la prochaine saison des manifestations obscures.

Dimanche matin. Pas de grasse matinée. Les yeux fatigués, mais ouverts. Valises. Pas sommeil. Valises. Pas voyage. Fatigue. Se brûler la langue au café. Lait chaud. Pas d'école. Pas de messe. Pas de porte. L'air humide de novembre dans la gorge cramée. Tôt. Avant l'aurore. Avant que le soleil rouge plonge dans les yeux rouges. Avant que les hirondelles chassent les chauves-souris. Et avant que les chauves-souris s'engouffrent dans la gorge brûlée. Arrosée. Acidités. Souvenirs de la veille. Marcher en direction du prochain bar. On ne dit plus bar aujourd'hui. Il n'y a plus que des pubs. Bar, ça fait vieux, ça fait tabac et PMU. Bref. Remonter le boulevard. Entrer dans l'établissement enfumé. Allumer une cigarette pour participer à l'enfumage. Une vodka pour réchauffer le gosier. Et brûler la langue. La langue de la femme derrière le billard. Celle qui a caché sa valise dans le vestiaire. Qui veut quitter la ville avant l'aurore. Qui veut fuir l'air humide de novembre et les neiges de fin d'année. L'hirondelle. Une autre cigarette. Brûlure du samedi soir.

C'est beau New York, en hiver. Il faut absolument y aller, au moins une fois dans sa vie. Pour les fêtes de fin d'année. Central Park, Time square, les hot-dogs et les gratte-ciels. Toutes ces choses qu'on avait déjà vues au cinéma et dans les séries télévisées. Cartes postales de lieux cultes. Pouvoir revenir et dire : « C'est tout de même plus impressionnant en vrai. Et puis les gens là-bas sont si... » Et *Ground zero* ! La tombe de milliers d'anonymes offre aujourd'hui une étape touristique incontournable. Avant les avions, on n'en connaissait rien... Si ! Les deux immenses tours qu'on voyait dans les films de cinéma et les séries télévisées. Vingt ans plus tard, on a presque tout oublié. Je veux dire les conséquences. Je veux dire la géopolitique, les deux guerres, les excuses et les justifications, le nombre des cadavres, le résultat des conflits armés, les élections, les transformations sur les mappemondes et les changements de vie pour les veuves de Kaboul et les orphelins irakiens.

Si au moins on pouvait jouir d'un vis-à-vis généreux, comme dans les quartiers décomplexés de la grande ville, ou dans les barres d'immeubles où le linge étendu aux balcons côtoie les antennes paraboliques. Mais non, les rideaux sont fermés, les vitres opaques, les cheminées condamnées, les voitures sous bâche. De vieilles institutrices pudibondes et d'anciens commerçants à la retraite qui baissent leurs volets électriques avant même que le soleil se couche. Rien de bien excitant. Pas de halo dans lequel s'embrassent les couples nouveaux et trinquent les convives ivres. Pas de silhouette rompue par la journée de travail dégrafant son soutien-gorge avant de se plonger dans les moiteurs d'un bain moussant. Pas de groupe de punk dans le garage, pas de rappeur à l'étage. Pas de combat de coqs dans les arrière-cours. Pas de mamie dealeuse d'herbe. Pas d'épouse enterrée dans le jardin. Pas d'esclave sexuel séquestré dans la cave. Bref, on s'ennuie ferme dans ce lotissement.